

Biblioteka
UMK
Toruń

390344 •

110/99/30-
15

L'HOTEL

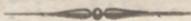
DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS.

(1796.)

PAR M. CHARLES FORSTER.



Paris.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,

rue Mignon, n. 2.

1835.

BIESBACH

LES POLONAIS A PARIS

PAR M. CHARLES FORSTER

390 344



IMPRIMERIE DE P. HADOUIN

W. 1210/68

L'HOTEL

DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS*,
(1796.)

extérieur était marqué au sceau caractéristique d'une demeure délabrée. Le bois des persiennes extérieures avait éclaté sous les réactions sans nombre de soleil et de pluie; des mousses, des fissures, des plantes rampantes, tapissaient

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

LA MENNAIS. *Paroles d'un Croyant.*

Il se peut que vous ayez vu, dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel, aujourd'hui sans doute restauré et distribué par étages, avec dix ou vingt locataires justiciables du terme et esclaves du bail. Jadis il n'en était point ainsi: cet hôtel n'avait qu'un maître, un colonel des gardes suisses au service de Louis XVI, et ce maître lui avait imposé son

* Cet article se trouve aussi inséré dans le 15^e (dernier) volume du *Livre des Cent-et-Un*, publié par Ladvoeat.

nom. C'était l'hôtel Diesbach, et non pas la maison rue des Saussaies, n° 8.

Quand 89 souffla sur la France et sur les gardes suisses, on ne sait ce que devint le maître, s'il tomba au 10 août, ou s'il émigra à temps; mais un fait certain, c'est que l'hôtel demeura vide, morne, solitaire, pleurant ses magnificences passées. — Dès 1796, son aspect extérieur était marqué au sceau caractérisé d'une demeure déserte : le bois des persiennes extérieures avait éclaté sous les réactions sans nombre de soleil et de pluie; des mousses, des liserons, des plantes rampantes, tapissaient ses pavés intérieurs; la façade était zébrée de lézardes, tachetée de souillures, nuancée de couches plus ou moins sombres. — En somme, on pouvait voir là-dessus une physionomie de fatalité et de tristesse, commune alors à tous les châteaux voués à la bande noire, ou tenus sous le scellé du domaine national.

Vers 1796, l'hôtel Diesbach s'ouvrit pour tant, et ce ne fut pas surprise petite quand, sous cette enveloppe sale et morne, on trouva des salons neufs et frais encore, avec leurs rideaux à franges dorées, leurs tapisseries des Gobelins, leurs jolis meubles si mignards, si

enroulés, fouillés si minutieusement. Ça et là sur ces dorures, sur ces bois sculptés, sur ces soieries, sur ces tentures, les araignées avaient bien étendu leurs toiles, les souris avaient bien aiguisé leurs dents; mais un chat et le balai du vieux concierge firent bientôt justice de ces parasites, qui restent les maîtres là où personne ne l'est plus.

Un seul homme s'installa d'abord dans l'hôtel restauré pour lui. Était-il le propriétaire nouveau, ou simplement le locataire? On le savait à peine dans le quartier; car le vieux concierge, assez bavard dans sa jeunesse, avait trop cruellement expié quelques commérages pendant la terreur, pour n'avoir pas, depuis lors, réformé sa langue. — A de certaines heures cet étranger sortait, puis, rentré chez lui, n'y recevait que deux ou trois personnes. Il parlait peu, répondait par monosyllabes, semblait triste, soucieux, préoccupé: ce qui partageait les avis des voisins entre la triple qualification d'émigré rentré sous un nom supposé, de thermidorien relaps, ou de simple individu frappé dans ses affections de cœur. Les femmes étaient pour la version amoureuse, les hommes pour l'induction politique.

Un jour pourtant, cet hôtel si calme sortit de ses allures monotones et sombres : le vieil hôtel Diesbach se réveilla ; les murs, depuis long-temps déshabitués, retentirent encore de conversations bruyantes, de notes d'instrumens joyeux, du choc des verres et des pas cadencés de la walse. Ces dorures ternies se lustrèrent de nouveau sous des flots de lumière ; et il n'y eut jusqu'au concierge qui n'eût échangé la carmagnole râpée pour un habit français qui lui rendait deux pouces de sa taille.

Ce qui redonnait la vie à l'hôtel Diesbach, c'était la mort de la Pologne. Son premier hôte, ce solitaire étranger, l'objet des petites inquiétudes du quartier, se nommait de la Roche. Français d'origine, mais né à Varsovie d'un chef de légation, de la Roche tenait à la France par le sang et par la famille, à la Pologne par son berceau et ses relations. C'était un moyen-terme entre les deux pays, un anneau de cette chaîne qui en a tant. Rentré en France depuis la guerre de 1792, de la Roche y avait suivi, avec une anxiété bien vive, toute cette guerre de 1794, où Kosciuszko fit tant avec si peu ; guerre de captifs contre leurs geôliers, dernier effort de citoyens qui, con-

vaincus de ne pouvoir vaincre, veulent périr du moins.

La bataille de Maciejowicé en avait décidé ; les faulx de la Pologne n'avaient pas pu trancher la question du droit contre le fait ; les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, avaient eu pour eux les canons et le nombre. « C'était la fin de la Pologne, » comme disait Kosciuszko, à qui il manqua de prévoir 1830. Ce qui n'était pas mort des soldats polonais vaguait par l'Europe, comme aujourd'hui, trouvant partout des régimes hostiles, traînant en tous lieux sont devoûment comme une tache au front. La Prusse, l'Autriche et la Russie ne pardonnaient pas. Restait la France, la France républicaine, que la coalition n'avait pu vaincre, délivrée alors des nécessités de sang, sauvée de l'anarchie par la guerre, poussant aux frontières ses forces vives et enthousiastes ; restait la France, la France seule aux Polonais. A elle de consoler ces hommes, ces champions mutilés de l'indépendance ! à la République, d'accueillir des républicains, de leur offrir un asile sous son toit et une place à son foyer.

De la Roche et François Barss, agent polonais envoyé à Paris par la diète constituante,

comprirent que, pour donner du relief et de la force aux Polonais de la dispersion, il fallait leur créer un centre commun, espèce de quartier-général pour l'armée émigrante. Ce centre, ce quartier-général fut l'hôtel Diesbach. On le prit, on s'en servit d'abord tel qu'il était; mais bientôt le goût du faste et de la représentation héréditaire chez les fils de Sobieski, des pensées de vie luxueuse et riche, que les Polonais apprennent dans leurs résidences seigneuriales, se réveillèrent même dans l'exil. Il fallut au vieil hôtel d'autres meubles et d'autres décors. On voulait, soit par politique, soit par fantaisie, recevoir dans cette demeure polonaise les notabilités militaires et civiles de la France, les savans, les littérateurs les plus distingués. On pensait que, rendus plus accessibles par des rapports intimes, ces hommes feraient quelque chose pour la Pologne; que, le cas échéant, ils songeraient à elle dans les questions d'équilibre européen. Par les plus petits moyens on voulait arriver à de grands résultats. Des dîners, des bals, des concerts donnés chaque semaine, développaient des sympathies personnelles plus efficaces qu'on ne suppose

dans les relations de peuple à peuple. C'était faire quelque peu de diplomatie élégante pour arriver à la politique réelle.

Pendant qu'on agissait de la sorte à Paris, d'autres influences s'exerçaient au loin. Près de Bonaparte, dans son quartier-général de Milan, se trouvait alors l'aide-de-camp Sulkowski, mort depuis d'une manière si malheureuse en Egypte. Sulkowski avait conquis l'estime de Bonaparte, et comme il désirait que ce sentiment profitât à sa patrie, plus d'une fois il chercha à pressentir l'opinion du jeune capitaine sur le partage récemment accompli; il lui parla du comité polonais de Paris, de la Roche et de François Barss. A ces questions (on était près de Legnano), Bonaparte répondit: « Ecrivez à vos compatriotes que j'aime les Polonais et que j'en fais grand cas; que le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer; qu'après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai, à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne, etc. » Ces lignes, parvenues à l'hôtel Diesbach, avaient semé l'espoir parmi les nobles réfugiés. L'étoile qui se levait, si lumineuse pour la France, aurait donc aussi quelques reflets pour la Po-

logne ! Ces paroles d'avenir partaient du lieu où se trouvait alors la France active, la France militante, celle qui tenait le monde en respect, qui le forçait d'admirer et de craindre des hommes qu'elle n'aimait pas. Pour réchauffer et utiliser ces dispositions bienveillantes, le général Dombrowski et le patriote Elie Trémou furent dépêchés vers le quartier-général de l'armée italique.

A quelque temps de là, c'était fête à l'hôtel Diesbach. La grande salle avait pavoisé ses murs; des drapeaux sur lesquels alternaient le coq républicain et l'aigle blanc polonais, ondoyaient au plafond, à l'éclat de mille bougies et au milieu de festons de fleurs. Là, sur une double estrade se rangea l'assemblée, une assemblée de choix, l'élite de tous les salons. On y voyait les dames Beauharnais, Tallien, Louvet, La Gorce, et tout ce noyau de fraîches et jolies créatures que la réaction thermidorienne avait poussées dans un parti pris d'étourdissantes fêtes et de vie somptueuse. Parmi les notabilités françaises, on pouvait citer, entre beaucoup d'autres, Thibaudeau, Laharpe, Chénier, Fréron, Rouselin et Talma, ames dévouées au courage

malheureux. Enfin la Pologne, cette reine dans l'exil, était là, représentée par le prince Romuald Giédroyc, Joseph Wielhorski, Ignace Jasinski, Charles Prozor, Clément Libéradzki, Joseph Wybicki, François Dmochowski, Kasimir de la Roche, Adam Bronic, François Barss, Denis Mniewski, E. Zablocki, Jean Meyer et une foule d'autres.

Ce fut Barss qui ouvrit la séance par un discours calme, mais profond. Barss était une de ces ames républicaines à l'écorce rude, aux abords défiants; mais en même temps, une tête sûre, éclairée, persévérante. Il parla peu, et n'en fut que plus vivement applaudi. Thibaudeau répondit au nom des Français avec verve, avec bonheur, avec entraînement. Puis Talma se leva et récita des vers pleins d'émouvantes allusions. Après ces divers préludes, un banquet solennel eut lieu, et au dessert, commandant le silence par son air inspiré, se dressa un jeune homme, une tête blonde et fraîche, dans laquelle l'énergie mâle se mariait à la grâce et aux formes juvéniles. Il chanta en polonais :

« Honneur à la Pologne ! honneur ! qu'il

vienne, quiconque se dit son fils, quiconque a une ame polonaise, qu'il vienne dans ce cercle entonner un chant de gloire!

« Un joug honteux n'a pas toujours pesé sur la terre des Piast; un siècle meilleur a été. Le lion ne dormit pas toujours. Il portait trois sceptres, et connut long-temps la victoire avant de succomber.

« L'étranger n'a pas toujours porté haut la tête dans nos murs. Le Polonais a vu la Moskowa; il a été puissant et terrible, quand le maître actuel roulait son front dans la poussière.

« Ne te vante pas, orgueilleux ennemi, de nous tenir sous tes ordres comme des serfs. Va aux portes de Zamosc; demande aux tours de Gostyn quel est le captif qui y demeura.

« Czar, tu as mal choisi ton toit là où le vieux Lach avait son gîte. Ta maison ici ne vaut rien. Rus n'est jamais venu ici; mais là où blanchissent les ruines des bûchers dominicains, là était ton trône.

« Ton oiseau hideux à deux têtes et notre aigle de liberté sont mal accouplés ensemble. Le nôtre n'aime pas les ténèbres, et le tien tremble devant la lumière. Celui qui a tendu cette chaîne va lui-même s'y trouver pris.

« Allemand, tu veux nous germaniser et éteindre l'esprit avec le nom. Et ne nous dois-tu pas d'avoir pu te tirer des mains des Musulmans, et d'avoir conservé jusqu'ici tes portes de Vienne.

« Tu ris de nous voir tomber. Arrête, lâche frondeur. Regarde le *Champ des Chiens* *. Ton ancêtre, la rage dans le cœur, y courba la tête sous nos coups.

« Tu ne grandiras pas, toi qui la première as porté le monde à nous déchirer; tu ne grandiras pas long-temps. Tu sais bien quel est le sort des traîtres, et tu n'éviteras pas la vengeance.»

« La horde barbare blasphème en criant

* *Hundsfeld*, en Prusse, près de Breslau.

que Dieu l'a chargée de blasphémer les hommes. Mais Dieu peut pardonner comme il a puni. Que l'instrument tremble alors ! »

« Il faut reconquérir l'honneur ; il faut relever le sabre de Kosciuszko contre l'ennemi. Frères, jurons ici de préférer la mort à l'esclavage ! »

Les convives français ne comprenaient de ce chant que sa mélodie, que son harmonie presque imitative, et pourtant tous étaient émus, hommes ou femmes. Il y avait tant d'énergie dans la pose du jeune barde, tant de colère dans ses yeux bleus qui lançaient l'éclair, tant d'espoir de vengeance dans cette bouche sardonique, qu'on se sentit entraîné, et qu'on devina le sens de cette imprécation polonaise. Les femmes surtout étaient saisies : pour elles il se mêlait quelque chose de sensuel à l'impression patriotique ; mais elles n'en étaient que plus remplies d'abandon et d'élan.

Cette scène était finie à peine, qu'un autre coup de théâtre commença. Poudreux de la route, et encore en habit de voyage, entra dans la salle du festin le jeune Elie Trémo, de

retour de sa mission en Italie. « Non, la Pologne ne périra pas, dit-il, les Polonais vont avoir une armée : le général Dombrowski vient de passer une convention avec Bonaparte et les États Lombards pour la formation des légions polonaises. Là où sera le camp polonais, là sera la patrie ! »

A cette nouvelle imprévue, l'enthousiasme fut au comble. On entoura le jeune voyageur, on voulut savoir les moindres détails de sa mission ; on parla de Sulkowski, de Dombrowski, de Bonaparte, on se livra aux plus doux épanchemens et aux rêves les plus gracieux.

Après le dîner, il y eut de la part des dames une sorte de complot : on prépara au messager, au voyageur, une surprise ; on le ceignit solennellement d'une écharpe aux couleurs polonaises. Il fut le roi de la fête. Une foule de Polonais vinrent dans la soirée, et le lendemain la nouvelle était publique dans la ville. Les légions polonaises étaient fondées *.

A quelques mois de là ces phalanges de

* L'histoire de ces phalanges a été tracée avec beaucoup de talent par mon compatriote et ami Léonard Chodzko, dans son ouvrage intitulé : *Histoire des Légions polonaises*.



vaient, presque improvisées, faire la campagne de Rome sous le brave Dombrowski, occuper le Capitole, entrer dans Naples avec les Français, suivre toutes ces guerres italiennes, les unes si glorieuses, les autres si pénibles; voir les défaites de la Trebbia, et les triomphes de Marengo, tenir bon dans les Apennins, malgré toutes les fatigues, et arriver ainsi jusqu'à la paix de Lunéville, toujours actives, toujours sur pied, ayant atteint le chiffre de quinze mille combattans. Plus tard on les retrouve, ces hommes de fer, à Saint-Domingue, sur les Pyrénées et sur les Alpes, aux bords du Danube et de la Vistule, de la Moskowa et de la Bérésina; en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie; on les retrouva partout où les Français triomphèrent ou souffrirent; sur les bords de l'Elster, où ils laissèrent leur illustre chef, le brave Ponia-towski; à Dresde, à Leipzig, à Champ-Aubert; enfin sur les buttes Saint-Chaumont, à cette heure fatale et dernière où la France expia si cruellement ses gloires antérieures.

CHARLES FORSTER

(de Varsovie).

Écrit à Paris, le 20 octobre 1834.

